

GLORY

ELIZABETH WETMORE

# GLORY

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Emmanuelle Aronson



**VOIR DE PRÈS**

*Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.*

Titre original : *Valentine*

Édition originale publiée par  
HarperCollins Publishers, New York

© 2020, Elizabeth Wetmore.

Édition française publiée par :

© Éditions Les Escales,  
un département d'Édi8, 2020.

© 2021, Voir de Près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-296-7

VOIR DE PRÈS  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*À Jorge*

« J'ai souvent dit : je suis cette poussière ;  
ou, je suis ce vent.

Et plus jeune, je le croyais. En vérité,  
cela n'a jamais été le cas.

J'ai vu désormais assez de poussière  
et de vent pour savoir

Que je suis un léger souffle  
s'efforçant toujours d'aller au-delà

Des exigences du désir,  
et pour savoir que cette quête aussi  
sera vaine. »

Larry Levis

## Gloria

Quelques instants avant l'aube, le dimanche matin s'ébroue sur les champs pétrolifères. Un jeune foreur, profondément endormi, est vautré dans son pick-up. Dos calé contre la portière côté conducteur, bottes plantées sur le tableau de bord, chapeau de cow-boy baissé sur les yeux de sorte que la fille dehors, gisant dans la poussière, ne distingue que sa mâchoire blafarde. Couverte de taches de rousseur et quasi imberbe, sa peau n'aura jamais besoin d'un rasage quotidien, même à l'âge adulte ; mais Gloria Ramírez espère qu'il mourra jeune.

Elle reste parfaitement immobile, elle est une branche d'acacia abattue, une pierre à moitié ensevelie, et elle l'imagine par terre, lèvres et joues maculées de sable, tout juste capable d'étancher sa soif avec son sang. Il sursaute et se réinstalle contre la portière

du pick-up, et elle retient son souffle, observe sa mâchoire serrée, ses muscles frémissants. Le voir est un supplice et elle espère encore le voir mourir, seul et dans d'atroces souffrances, sans personne pour le regretter.

À l'est, le ciel vire au violet, puis au bleu nuit, puis au gris ardoise. Dans quelques minutes il sera éclaboussé d'orange et de rouge, et si elle lève les yeux, Gloria verra les terres s'étendre sous ce ciel, immensité marron jouxtant le bleu, immuables. Le ciel est infini et c'est ce qu'il y a de mieux dans l'ouest du Texas, encore faut-il penser à le regarder. Il lui manquera lorsqu'elle partira. Car elle ne peut pas rester ici, pas après ça.

Elle fixe le pick-up et ses doigts pressent légèrement le sable. Elle compte : un, deux, trois, quatre – mais ses membres s'efforcent d'éviter tout mouvement brusque, l'incitent à rester immobile pour rester vivante. Car Gloria Ramírez n'est plus sûre de rien en ce matin du 15 février 1976, mais elle sait ceci : s'il n'avait pas sombré dans le sommeil à

cause de l'alcool, il aurait saisi son revolver, l'aurait attrapée par le cou et elle serait morte à cette heure-ci. Cinquante-deux, cinquante-trois, cinquante-quatre – elle attend et observe, écoute un petit animal qui furète et se faufile dans le buisson d'acacia, et le soleil, cette mince mansuétude infatigable, se hisse à l'est au-dessus de l'extrémité de la terre avant de s'embraser. Et ses doigts persévèrent.

La lumière du jour révèle pompes à tête de cheval et champs souillés, lièvres et barbelés, bosquet d'acacias et touffes d'herbe. Dans les tas de pierres et les piles de vieux fragments d'oléoduc, les couleuvres, les vipères cuivrées et les serpents à sonnette restent lovés, souffle lent et régulier, dans l'attente du printemps. Puis Gloria distingue une route et au-delà, une ferme. Peut-être assez proche pour y aller à pied, mais difficile de savoir. Ici, un kilomètre en paraît dix, dix vingt, et elle n'a qu'une certitude : ce corps – qu'hier encore elle aurait considéré comme le sien – gît sur un tas de sable, au



beau milieu d'un champ de pétrole, trop loin de la ville pour ne serait-ce qu'apercevoir le château d'eau arborant le nom de sa ville, Odessa, ou la banque, ou les tours de refroidissement de la raffinerie où sa mère travaille. Alma rentrera bientôt à la maison après avoir nettoyé toute la nuit bureaux et locaux réservés au personnel. En pénétrant dans leur deux-pièces qui sentira encore le maïs, le porc et les cigarettes de Tío, elle s'apercevra que le canapé dans lequel dort Gloria n'a pas été déplié et elle s'inquiétera peut-être, si ça se trouve elle aura même un peu peur, mais surtout elle en voudra à sa fille, encore une fois, de ne pas être rentrée.

Gloria passe en revue les pompes à tête de cheval qui s'activent, telles des sauterelles d'acier géantes, insatiables. L'a-t-il emmenée jusqu'à Penwell ? Mentone ? Loving County ? Le bassin permien, c'est deux cent mille kilomètres carrés de zone plate et aride, et elle pourrait être n'importe où ; les seules choses tangibles sont sa soif et sa douleur, les soupirs intermittents, les grincements

de dents, les mouvements sporadiques du foreur, les crissements et les bourdonnements de la pompe à tête de cheval à deux pas d'elle.

Une caille cacabe, et son cri finit de réveiller le jour. Gloria se tourne derechef vers la ferme. Un chemin de terre fend le désert, ligne droite filant sans hésiter vers une véranda qu'elle se figure déjà. Peut-elle y aller à pied ? Est-ce une femme qui répondra ?

Il est toujours dans son pick-up lorsque ses doigts repoussent enfin le sable – elle en était vaguement à mille. Lentement, Gloria regarde d'un côté et de l'autre ; c'est son silence, plus que toute autre chose, qui lui sauve la vie, songe-t-elle. Sans un mot, elle examine son corps. Bras. C'est un bras, un pied. L'os du pied qui s'attache au talon, et le talon à la cheville. Et là, par terre, près de la plateforme de forage en bois, son cœur. Elle tourne la tête à droite à gauche, rassemble son corps, le couvre avec les vêtements déchirés éparpillés autour d'elle, comme

s'il s'agissait de détritrus abandonnés, et non de son tee-shirt noir préféré, du jean bleu que sa mère lui a offert à Noël, et des sous-vêtements assortis qu'elle a volés chez Sears.

Elle ne devrait pas, elle le sait, mais au moment de se mettre en marche, Gloria ne peut s'empêcher de vérifier encore où en est le foreur. De fines mèches de cheveux blonds émergent de son chapeau de cow-boy. Mince et coriace, il est à peine plus âgé que Gloria qui aura quinze ans à l'automne prochain si elle survit à cette journée. Dans l'immédiat, sa poitrine va et vient au rythme de sa respiration, comme n'importe qui d'autre. En dehors de cela, il demeure immobile. Toujours endormi, ou semblant l'être.

L'esprit de Gloria s'affole à cette idée tel un cheval dans un fatras de fils barbelés. Sa bouche s'entrouvre et brusquement se referme. Elle manque d'air, suffoque, poisson soudain extirpé de son lac. Elle imagine ses propres membres disloqués,

dispersés à travers le désert et dévorés par les coyotes qu'elle a entendus toute la nuit. Elle se figure ses os blanchis et érodés par le vent – éparpillés au hasard – et elle a envie de crier, d'ouvrir la bouche et de hurler. Au lieu de quoi, elle avale avec difficulté sa salive, se rassied sur le sable et ferme les yeux pour ne plus rien voir, ni le foreur ni la lumière du soleil ni le ciel interminable.

Ne pas paniquer. La panique, c'est le pire, lui dirait son oncle. Lorsque Tío lui parle de la guerre – et depuis qu'il est rentré l'année dernière, il en parle souvent –, il commence toujours de la même manière. Tu sais ce qu'on dit d'un soldat qui panique, Gloria ? Qu'il est mort au combat, voilà ce qu'on dit. Il conclut toujours ses histoires de cette façon aussi. Écoute, un militaire ne doit jamais paniquer. Ne t'avise jamais de paniquer, Gloria. Si tu paniques – il pointe son index à l'instar d'une arme à feu, le presse contre son cœur et appuie sur la gâchette –, pan. Et ce matin, s'il y a une chose dont elle est certaine, c'est qu'elle

ne veut pas mourir ; elle presse ses deux poings fermés sur sa bouche et s'ordonne de se relever. Sans bruit si possible. Vas-y.

Puis Gloria Ramírez – dont le nom, pour les années à venir, planera au-dessus des filles des environs tel un essaim de guêpes, synonyme de ce qu'il ne faut pas faire, de ce qu'il ne faut jamais faire – se lève. Elle ne se penche pas pour récupérer ses chaussures, ni la veste en peau de lapin qu'elle portait hier soir lorsque le jeune homme s'est garé sur le parking du Sonic, l'avant-bras pendant avec nonchalance par la vitre ouverte, taches de rousseur éparses et cheveux dorés luisant dans la lumière des néons du drive-in.

Salut, Valentine. À ces mots, le fast-food a tout de suite paru beaucoup moins sordide. Sa voix traînante et douce indiquait qu'il n'était pas du coin, mais il ne venait pas de très loin non plus. La bouche de Gloria est aussitôt devenue sèche comme de la craie. La jeune fille se trouvait près de l'unique table de pique-nique, moyeu en bois branlant trônant au milieu de quelques voitures